


# PIERRICK

## UN VOYAGE



N° Deuxième.

LE PORT DE  
Vu du Quai de la

L'ORIENT  
Machine à mâter.

Relevé de la Collection des Cartes de  
De la S. M. de France de la

France dessinée pour le Roi en 1778  
à Paris l'année de la Bataille

Il faut être le plus cher de la France le 1er jour de la guerre à Paris par la France de la Bataille

N° Deuxième.

LE PORT DE  
Vu du Quai de la

L'ORIENT  
Machine à mâter.

Relevé de la Collection des Ports de  
De la D. Océane Impériale de la

France dessinée pour le Roi en 1778  
à Paris l'Académie de la Marine

Il faut être le plus cher de la République le 1er jour de la République le 1er jour de la République

N° Deuxième.

LE PORT DE  
Vu du Quai de la

L'ORIENT  
Machine à mâter.

Relevé de la Collection des Ports de  
De la D. Océane Impériale de la

France dessinée pour le Roi en 1778  
à Paris l'Académie de la Marine

Il faut être le plus cher de la République le 1er jour de la République le 1er jour de la République

N° Deuxième.

LE PORT DE  
Vu du Quai de la

L'ORIENT  
Machine à mâter.

Relevé de la Collection des Ports de  
De la D. Océane Impériale de la

France destinée pour le Roi en 1776  
à Paris l'Académie de la Marine

Il faut être le plus cher de la République le 1er jour de la République le 1er jour de la République

Marcel Terbal

Pierrick

*Un voyage*

© Marcel Terbal, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-2103-7

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## PRÉSENTATION

Ce récit raconte l'histoire d'un jeune garçon de treize ans Pierrick Lebihan surnommé « Pierrot » par sa famille et ses amis. Sa vie profondément intégrée dans la nature, le rêve, les voyages et leurs échanges humains, me pousse à m'identifier à ce Petit blondinet au regard malicieux.

Son histoire n'est pas unique, mais reste particulière dans la Bretagne de cette fin du 19<sup>ème</sup> siècle. Comme beaucoup d'autres enfants de son âge, la vie va lui dessiner un chemin parsemé d'embûches et de moments de bonheur. Sa première déchirure prend naissance sur les derniers jours d'une fin d'été froid et pluvieux où son père est victime d'un accident de chasse. Sa mère « Marie » ne pouvant plus subvenir aux obligations de la ferme se trouve dans l'obligation de quitter les lieux et de la restituer à son propriétaire M le Comte. Prise par le temps, dépassée par les événements elle accepte la proposition d'une place de domestique chez celui là même qui la chasse de son logis.

Elle garde Jeanne sa petite fille de cinq ans. Pour son aîné, le propriétaire n'a pas de travail à proposer à un garçon de son âge, et c'est le cœur gros qu'elle demande à son fils de s'éloigner quelques mois chez sa sœur habitant Lorient. Elle lui promet que cette séparation ne sera pas longue, juste le temps qu'elle s'organise, qu'elle lui trouve un travail, ensuite il pourra revenir. Marie se console en pensant que ça peut lui être bénéfique, l'endurcir, lui faire découvrir de nouvelles choses en le confrontant aux réalités de la vie.

Sur les conseils du père Denis, le curé du village toujours soucieux de l'advenir spirituel de ses paroissiens, sa mère lui parle du pèlerinage des saints de Bretagne le « TRO BREIZ » et s'il pouvait en faire quelques étapes ?...

C'est sur ces maigres recommandations, qu'un matin, il quitte, mère, sœur et maison familiale, le toit qui l'a vu grandir, le creuset de son enfance. Il n'a pas le choix ; il part, sachant que le maigre patrimoine familial va être vendu. Un cheval, quelques vaches, un cochon, les animaux de basse cour et l'outillage de ferme.

Dans ces circonstances, il a pu se rendre compte de la fragilité de ce qui paraissait immuable. Rien ne nous appartient... Ou si peu !

L'ensemble, l'habitat, les champs, font partie d'un prêt bail contre travail. Seuls les animaux et meubles qui venaient de ses grands-parents, légués aux suivants lorsque le travail et la ferme changent de mains, restent des biens propres. Des meubles d'une autre époque, les mêmes que l'on trouve dans tous les logis des gens du peuple, lits, tables et autres objets du quotidien. Ils peuvent être achetés pour partie par le propriétaire des murs, qui pourra ainsi proposer aux futurs locataires un logis habitable sans délai.

Comme compagnon de voyage, il n'a que ses souvenirs et un sac à dos rempli de quelques rechanges et victuailles surmonté d'une couverture roulée. La casquette sur la tête, son couteau en poche et l'adresse de sa tante sur un papier plus quelques sous que lui a donnés sa mère, le voilà prêt, tenant sous sa chemise l'itinéraire à suivre que lui a donné M. le curé.

Le tour des indispensables est fait, le voyageur est prêt à parcourir les dix lieues qui le séparent de Lorient, ou deux jours de marche devraient suffire.

Nous sommes dans le Morbihan au mois de septembre de l'année 1870, au village de st Adrien. C'est un endroit paisible où vivent peut être quatre cents âmes, un petit village dans les champs entouré de prairies, de haies, de ruisseaux et leurs fossés. Ce Village est posé au bord d'une vallée ombragée près du Blavet à une vingtaine de kilomètres au nord ouest de Vannes, en direction de Pontivy, d'Hennebont et Lorient. Juste un ensemble de chaumières à l'orée d'un bois.

Les fermettes de ce hameau sont toutes bâties sur le même modèle, seule leur taille et la disposition changent. Couvertes de *glui*, ce chaume local constitué de blé, de seigle ou de roseaux, qui descendent si bas vers le sol que l'on peut la toucher juste en levant la main. Ces toits posés sur des murs en torchis sont montés sur une ou deux rangées de moellons granités qui allient tous les tons du gris

Les matériaux locaux sont présents à toutes les étapes de leur construction, ça permet aux agriculteurs les plus pauvres de construire leur maison à moindre coût. L'argile, les pierres, le bois et les autres matériaux ramassés aux alentours étaient idéaux pour leur construction. La maison elle-même, comporte bien souvent deux pièces séparées par une porte, la cuisine et une chambre. Chaque pièce possède sa fenêtre. Pour protéger les murs de la maison, un matériau local était utilisé, il est composé d'un mélange de sable, de chaux et de lin, il leur donne une couleur blanc crème.

Cette petite collectivité est représentative de la vie en Bretagne en cette fin de

siècle. Paysans pauvres, métayers pour la plupart, quelques propriétaires et des saisonniers, tous travaillant dur pour vivre de la terre où la jachère est obligatoire.

Quand ils ne sont pas réquisitionnés pour être la piétaille des guerres royales, d'empires ou républicaines suivant l'époque, ils essaient de s'en sortir pour le mieux. Ils vivent dans cette communauté rurale sans rarement dépasser les trois \* *lieues* à la ronde. S'il leur arrive de s'éloigner un tant soit peu, c'est en quête d'échanges divers, d'aides aux travaux des propriétaires, moissons, battage. Il y a aussit aussi les travaux communaux, la réparation des routes, et parfois fois l'achat d'outils et de denrées.

Le logement, les terres de cultures ainsi que les bois, sont loués aux propriétaires de grosses fermes ou du châtelain local. Bien souvent ces deux titres sont tenus par la même personne. Ces loueurs gèrent leurs patrimoines dans la plus pure tradition féodale, en vrais seigneurs des lieux.

La commune a un maire élu et un instituteur nommé par le conseil municipal. Chaque commune doit fournir à l'instituteur un local convenable, une habitation et un traitement, le tout étant à partager en tant que charges scolaires aux parents des enfants étant en âge de scolarisation.

Les autorités préposées à la surveillance et à la direction morale de l'enseignement sont le maire, l'instituteur et le curé. L'obligation scolaire n'est pas toujours suivie. Bon nombre d'enfants ne sont pas scolarisés, ou fréquentent l'école qu'épisodiquement en accord avec les besoins du moment. Passé douze ans, on s'en libère souvent. Deux bras de plus dans une exploitation sont toujours les bien venus.

C'est le cas de Pierrick, s'il sait lire et écrire le Français, ce qui n'est pas le cas de ses parents pour qui le Breton reste la langue de tous les jours. Dans tous les villages, la puissance de l'église et du clergé est représentée par le curé qui tient ses ouailles au rythme des messes, baptêmes, noces, pardons et autres enterrements. L'ecclésiastique local au statut de notable, propage et entretient l'éducation religieuse à tous par le biais de la messe dominicale et du catéchisme aux enfants. Cet homme tient les âmes aussi sûrement que le seigneur ses terres.

Cette petite communauté présente tous les métiers du monde rural sous la houlette du garde champêtre, l'œil du pouvoir en place. Ces hommes sont tour à tour, laboureurs, éleveurs, agriculteurs, charbonniers ou bûcherons. Car pour survivre ! Il est nécessaire de savoir presque tout faire... Passer sans transition

d'un métier à l'autre est incontournable...

Les parents de Pierrick cultivent quelques arpents près de leur ferme. Le tout appartenant au seigneur local, ils n'en sont que les métayers. Le père doit à la demande du propriétaire donner quelques jours de son temps lors des moissons et du battage, c'est contractuel au fermage. Comme ces travaux fixés par les saisons arrivent tous en même temps, il doit bien souvent doubler ses journées pour assurer ses propres charges. Dans ce contrat, il doit aussi aider à la confection du charbon de bois, une des ressources principales de ces pays boisés. La maîtrise en est tenue par le propriétaire.

Marie, la mère s'occupe des travaux ménagers et de la basse cour, quelques poules et lapins, trois vaches un cochon ; d'un potager et du verger aux pommiers ; sans oublier Jeanne sa dernière, une petite brunette de cinq ans.

En cette fin de siècle la France vit des temps perturbés. En mai 1870 la guerre éclate contre les Prussiens et la coalition, elle se termine rapidement par la capture de l'empereur Napoléon III à Sedan. Cette capitulation amène un changement à la tête de l'état. Un nouveau régime se met en place, la république... La défaite et la capture de l'empereur ont poussé les Parisiens à l'insurrection, ils réclament comme le reste du pays que Paris soit géré comme commune. Une commune comme les autres...

Toutes les infrastructures économiques et commerciales du pays sont touchées, arrivent de nouvelles taxes. L'imposition du Français comme langue obligatoire sur tout le territoire, alors que depuis toujours, chaque région a sa langue ou son patois. Tous ces changements imposés par le nouveau gouvernement ont instaurés une méfiance généralisée aux conséquences désastreuses pour le petit peuple.

Les denrées ne circulent plus ou très mal, les clients et transactions se font rares, les prix flambent. Les foires qu'elles soient locales ou de villes n'ont plus grand chose à l'étal, et le peu qu'elles offrent n'est pas à la portée de la première bourse venue. La disette s'installe. À cette situation difficile s'ajoute un hiver précoce aggravant les problèmes d'une population affamée vivant dans l'humidité, le froid, et sans grande hygiène. Tous ces facteurs et l'absence de médecins scelleront l'arrivée d'une épidémie de variole et son lot de misères.

## 1 : LA VIE À LA FERME LEBIHAN

Début septembre 1871 le temps est gris. De gros nuages filent bas sur l'horizon, un léger crachin poussé par un vent d'ouest et le son mat des gouttes glissant du feuillage à la terre boueuse donnent la dernière touche d'un été tirant à sa fin. Il fait bien trop froid pour la saison, voilà bientôt trois jours qu'une grisaille humide pénètre tout, la nature et les hommes, un vrai temps d'octobre.

D'un pas mal assuré par les sabots glissant sur le chemin détrempé qui mène au village, je rentre le dos courbé sous la charge d'un sac de jute plein d'une cueillette de pissenlits, alourdis d'humidité. Cette salade sauvage prise surtout des lapins, foisonne en été dans les pâtures avoisinantes. Sa cueillette est assurée par les enfants. Mélangée à quelques tranches de lard, elle assure aux paysans le repas du soir de bien des maisonnées.

Je suis parti du village le soleil au zénith passé d'une bonne heure. En levant les yeux, j'aperçois vers l'ouest couchant sa lueur blanche et jaune traversant la masse cotonneuse. Sa hauteur sur l'horizon me donne un entre dix huit et dix neuf heures, bientôt confirmé par la cloche de l'église du village de st Adrien, qui, comme tous les jours que dieu fait sonne l'angélus.

Notre église accolée au presbytère est le centre de vie du village. Touchant au cimetière, elle est coupée de la place qui l'entoure par un muret de pierres. C'est sur cette place où l'on trouve, le puits et la meule. C'est là, où les notables de la communauté, après le maire et le curé, le forgeron et le bistroquet tiennent commerce. « *Chez Joss* » C'est ici, que chaque dimanche après la messe se réunissent les hommes. Ils jouent aux cartes des heures durant, dans une atmosphère enfumée devant un verre de cidre ou d'alcool local.

Furetant quelques mètres devant, mon fidèle ami Dick. Un petit chien noir et blanc, de la race commune des chiens que l'on peut voir dans toutes les fermes des environs. Mon père nous en a fait la surprise un soir d'hiver. Il nous l'a ramené, petit chiot pas plus gros qu'un des sabots du père Loïc, notre voisin le plus proche, ami de papa, un débonnaire à l'imposante carrure. Il l'a trouvé errant, apeuré tout juste sevré, affamé, sur le chemin de retour de la charbonnière. C'est là bas, avec d'autres, qu'il passe quelques journées par mois à l'élaboration du « *charbon de bois* ». Il est tiré du bois de chêne dont l'écorce



est vendue aux tanneurs.

La transformation dure plusieurs jours. Elle dégage une fumée épaisse et marron au goût de goudron, imprégnant tout...Les habits, les cheveux, et même la peau en devient brune. Lorsque mon père rentre, il ne peut pas cacher d'où il vient. Ce charbon est une vraie valeur marchande et d'échange, personne ne peut s'en passer.

Cette charge complémentaire aux travaux de la ferme est due au comte propriétaire de la charbonnière. Cette obligation fait partie du contrat de location du fermage. La charbonnière est juste un peu plus haut dans la clairière. Elle troue le grand bois, on aperçoit ses premiers chênes dès que l'on passe les dernières maisons du village.

Enfin, tous joyeux de ce nouveau membre de la famille, nous ne tardâmes pas à l'adopter et lui donner un nom, Dick.

Depuis ces années passées, il a pris de la taille et du poids mais reste toujours à l'affût de tout et de rien. Devenu un grand dénicheur de gibiers, à plumes et à poils, c'est le fidèle compagnon partageant mon quotidien.

Il affirme joyusement nos cinq ans d'amitié, sautant d'une flaque à l'autre, puis s'arrêtant, là, la tête tournée vers moi, la queue battant l'air tout en aboyant aux vaguelettes qu'il vient de créer.

Soudain, ma vision se voile et vire au gris. Une angoisse voguant sur des pensées étranges me passe en tête, de celles qui vous laissent perdu, apeuré et vous tiennent éveillé jusqu'au petit matin, la tête enfouie sous l'oreiller.

Au fil des jours, une dure réalité s'est affirmée. L'épidémie de variole qui touche la Bretagne depuis quelques temps, ne nous a pas épargnés.

St Adrien est touché... Le fléau est dans ses portes. Une semaine après l'alerte lancée par l'unique médecin du canton, sont apparus les premiers symptômes. Des villageois se plaignant de douleurs dans le dos, de pustules sur le corps, et d'une fatigue laissant sans force. La première victime de cette maladie a été enterrée il y a tout juste trois jours.

Les messes, les processions n'y ont rien changé. Quelques paroissiens et paroissiennes prient des heures entières sur les bancs de l'église. Ils prient plus que jamais, apeurés par les prêches du curé, ajoutant aux anciennes croyances martelant les esprits, comme quoi ces épreuves nous sont envoyées par dieu, pour nous punir de nos péchés.

Mon échappée... C'est la peur, la peur d'un retour au village où la mauvaise nouvelle frappe. Qu'un proche soit touché par le fléau....

Je regarde devant moi, le regard machinal du marcheur fatigué, figé sur les prochains vingt mètres à parcourir. Des fourmillements dans le bras droit me font changer mon sac d'épaule, la verdure trempée pèse son poids.

Le chemin se fait long, la pluie a cessé, mais la terre gorgée d'eau me colle aux sabots. J'attaque la dernière montée avant le virage qui mène au carrefour des quatre chemins, les jambes lourdes. C'est là, qu'une grosse pierre rectangulaire est calée au pied d'une imposante croix. Ce monument sobre et sans fioriture dédié à notre chrétienté, indique les directions de Pontivy et Lorient. Taillée dans le pur granit du pays Breton, elle est couverte d'une épaisse couche de mousse rousse et verte sur sa face nord.

Des palombes tournent et se posent sur les hautes branches d'un grand orme trônant sur la futaie voisine. Tout est calme... Je viens de quitter la rangée de verdure faite de jeunes châtaigniers, d'aubépines, de ronces et sureaux encadrant mon chemin depuis une \* *demie lieue*. Toute cette verdure grouille de passereaux, bruisse d'insectes dès que les premiers rayons du soleil réchauffent l'atmosphère. Aujourd'hui, dans ce temps frais et pluvieux, seul les oiseaux et le vent dans les hautes branches nous disent que ce lieu grouille de vie.

J'arrive en fin de peine, le chemin devient plat. J'en profite pour essuyer la sueur qui me coule au front d'un revers de main, et souffler un peu. Le village est proche, je vois le clocher dépasser le haut de la butte herbeuse droit devant. La maison n'est pas loin.

Dick part comme un boulet en direction d'un champ de blé fraîchement moissonné. Le froment en sacs, les meules engrangées, les glanes faites, il ne reste qu'une étendue jaune et marron clair. C'est là, où mon vieux copain a dû sentir une piste. Lapin, lièvre ? Qui sait ? Pour ma part je n'ai rien vu. Mais je ne suis ni chien, ni chasseur, alors !... Mais, gros à parier que la piste est bonne. Mon souci c'est de le récupérer, ses courses peuvent durer, et le temps avance. Il faut que j'arrête de flâner, sinon ça va être ma fête.

Toute une après midi pour un sac de pissenlits, avec comme seul prétexte, une cueillette m'ayant poussé trop loin par manque de matière, ne tiendra pas longtemps. Mes parents ne sont pas dupes, leur fils est un rêveur. Toutes les occasions lui sont bonnes pour s'évader. Une fois dans la nature, le ciel en couverture et Dick à mes côtés, l'heure n'est plus mon souci. C'est vrai ! Je vis